



Recherches & Travaux

70 | 2007

Les « Lettres d'un voyageur » de George Sand

La figure du destinataire et ami dans les *Lettres d'un voyageur*

Françoise Genevray



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/181>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2007
Pagination : 65-76
ISBN : 978-2-84310-107-7
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Françoise Genevray, « La figure du destinataire et ami dans les *Lettres d'un voyageur* », *Recherches & Travaux* [En ligne], 70 | 2007, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/181>

La figure du destinataire et ami dans les *Lettres d'un voyageur*

Publier une lettre amicale au XIX^e siècle revient à passer une frontière que la tradition n'a jamais considérée inviolable : l'âge classique connaît bien ces écrits orientés vers de nombreux lecteurs sous couvert d'un seul, comme les *Quatre lettres à M. le président de Malesherbes* par Jean-Jacques Rousseau. Parmi ces interférences entre privé et public les *Lettres d'un voyageur* invitent à distinguer plusieurs cas de figure. Certaines pièces du recueil découpent et remanient des lettres personnelles écrites par Sand : leur genèse enregistre alors trois étapes que sont la missive initiale (généralement perdue), le texte publié par la *Revue des Deux Mondes*, celui enfin, plus ou moins largement révisé, des deux éditions en volume (1837 et 1843). D'autres pièces (lettres X, XI et XII) adoptent peu ou prou la forme de lettres privées bien qu'elles soient d'emblée destinées au public, quitte à cheminer vers lui par le relais d'un destinataire précis élu premier lecteur, qu'il soit premier lecteur effectif (Musset pour les lettres I et II, que Sand lui communiqua avant de les publier) ou juste officiel, comme Liszt supposé recevoir la lettre VII par l'entremise de « notre obligé ami M. *** ».

Ces questions d'adresse et de mise en forme seront abordées ici sous un angle volontairement limité : la figure de l'ami apparaîtra moins comme thème du discours¹ que comme support d'interlocution, autrement dit : destinataire affiché, destinataire allégué et surtout allocutaire de la lettre. Cette dernière modalité apparaît souvent, qu'elle repose sur de simples apostrophes

1. George Sand et l'amitié : vaste sujet que nous effleurons à peine.

(« Comment vas-tu, mon ami ? » (lettre IV ; p. 744 ; p. 131²) ou sur des simulacres poussés de conversation. Le corpus retenu (lettres IV, V, VI et IX) fonde sa cohérence sur deux traits communs, le premier étant d'ordre formel : qu'elles reproduisent, transforment ou se bornent à imiter des missives envoyées pour de bon, ces lettres commencent par la mention d'un destinataire. Or son affichage en tête de l'écrit l'érige du même coup en dédicataire comme il n'en est point dans les lettres vraiment privées, où la mention du correspondant revêt d'autres formes (suscription de l'enveloppe ou du pli, apostrophe inaugurale du genre « Cher ami » ou « Cher Pierre »). Il est vrai qu'une telle disposition se rencontre aussi dans les lettres VII, X, XI et XII. Mais c'est la quatrième qui l'inaugure puisque les trois premières ne figureraient que sous un numéro, et ce à partir de 1837 quand l'édition Bonnaire introduit la formule hybride « À Jules Néraud » – mixte d'adresse, de dédicace et de titre. Les lettres suivantes, la huitième exceptée, se conforment à ce nouveau modèle.

Le deuxième trait commun aux textes choisis concerne justement le statut amical du destinataire. Statut problématique pour les trois envois de Venise – « et notre amitié ?... », demande à Musset la lettre I (p. 653 ; p. 43), car faire de l'amant un ami ne va pas de soi –, mais qui s'affirme avec force à partir de la lettre IV³. Son *incipit* (« Combien j'ai à te remercier, mon vieil ami [...] » ; p. 735 ; p. 122), l'amorce de la plupart des fragments qui passent d'un destinataire à l'autre (à Jules Néraud : « Écrivons-nous tous les jours, je t'en prie ; je sens que l'amitié seule peut me sauver » ; p. 737 ; p. 124 ; à François Rollinat : « Comment vas-tu, mon ami ? »), les appellatifs affectueux qui émaillent son cours – autant de marques soulignant et répétant à l'envi combien l'amitié est précieuse pour celui (celle) qui écrit. L'attestation ne se borne pas aux formalités ouvrant l'épître ou ses fragments : l'auteur à tout instant sollicite l'ami comme tel, *ès qualités*, pour une écoute de confident, de témoin ou d'arbitre. Les interpellations sont plus discrètes dans la lettre IX, mais l'accent ici porté sur des situations d'écriture immédiates (« J'arrive au pays, et je ne t'y trouve plus [...] » ; p. 869 ; p. 249) et sur des postures familières, voire décontractées (« J'ai passé mon panier à mon bras ; j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes [...] » ; p. 874 ; p. 254) tient lieu de réassurance amicale. La lettre VI occupe une place à part et servira presque de contre-exemple, car *Éverard* n'y est pas campé en ami au même titre que Rollinat ou Néraud.

2. Selon la convention que nous adoptons pour ce volume : G. Sand, *Lettres d'un voyageur*, pages de l'édition de G. Lubin puis pages de l'édition de H. Bonnet.

3. Selon l'ordre établi en 1837, mais à partir de la cinquième livraison (« Lettres d'un oncle », 15 janvier 1835) dans la chronologie des préoriginales.

À quels ressorts obéit cette promotion insistante et presque ostentatoire de l'ami comme interlocuteur des épîtres⁴ ? La réponse montrera que l'adresse amicale revêt trois types de fonction : rhétorique, pragmatique, psychologique.

À l'instar de simples missives, l'épître cultive le dialogisme. L'échange effectif ou possible constitue son horizon d'attente structurel, si bien que l'imitation du dialogue proprement dit (« Dis-moi la vérité, es-tu heureux ? – Non, ceci est une sottise question [...] » ; lettre IV ; p. 738 ; p. 124) n'est que la manifestation voyante d'un présupposé générique dont Sand utilise les ressources à plusieurs niveaux. Ainsi, le fait de mimer un dialogue (« Ne me dis donc pas, mon ami, que je suis courageux [...] » ; lettre VI ; p. 762 ; p. 146) relève-t-il à première vue d'un ornement ponctuel de pure forme, tour de phrase destiné à animer le discours en surface. Mais le procédé va plus loin, car il permet aussi d'organiser le propos et d'en fixer les contours. Quelques variations rhétoriques brodées sur l'adresse amicale pour servir une stratégie discursive plus globale illustreront ce point.

« Mon vieil ami » (p. 735 ; p. 122), « mon bon vieux Malgache » (p. 736 ; p. 123), écrit Sand à Néraud. « Pauvre vieux petit homme jaune » (p. 758 ; p. 143), « *vieux* » (p. 766 ; p. 150), c'est ainsi qu'elle apostrophe Rollinat. Non que les correspondants soient âgés, même si une telle connotation se profile et suggère qu'ils détiennent une sagesse bénéfique à qui les fréquente. L'épithète affectueuse marque surtout l'ancienneté de la relation : le rédacteur en profite pour moduler la teneur de ses confidences et pour en régler le débit, tantôt resserré, contenu, tantôt livré à son libre cours. En l'« ancien ami » (Rollinat) (p. 763 ; p. 148) se résume en effet tout un passé commun déjà connu des partenaires de l'échange. Nul besoin de tout dire à « mes vieux, mes amis, ceux qui savent » (p. 770 ; p. 154) : ce savoir permet d'économiser ses mots à coups de rétentions et d'ellipses. Exemple de rétention : « Et pourtant il y aurait bien des choses à ma décharge si je pouvais raconter l'histoire de mon cœur » (lettre IV ; p. 740 ; p. 127). L'ellipse se présente tantôt réalisée : « Tu ne sais pas les événements qui m'ont amenée à cet état moral [...] » (lettre IV ; p. 739 ; p. 125) ; tantôt feinte pour étayer au contraire une ample tirade qui procède à coups de prétéritifs : « Tu me connais pourtant, toi. Tu

4. Le terme d'épître permet de différencier d'une lettre ordinaire l'écrit épistolaire remanié pour sa publication. Bien que cela n'apparaisse pas dans les notes de G. Lubin, il y eut des lettres véritables à M. de Bourges à la source de l'épître VI : voir *Histoire de ma vie*, édition de G. Lubin, *op. cit.*, V^e partie, chap. VIII, vol. II, p. 322.

sais s'il y a, dans ce cœur déchiré, des passions viles [...] Tu sais que [...] Tu sais que [...] » (lettre IV ; p. 745-746 ; p. 132). L'ellipse joue double jeu, elle permet de rester discret aux yeux du lecteur pourtant mis en tiers dans la confiance. C'est ainsi qu'entretenir Néraud de Rollinat avec ce résumé allusif, « Alors nous nous racontons les détails et les ennuis de notre vie » (lettre IV ; p. 742 ; p. 128), consiste à ne pas écrire au premier ce qui fut dit censément au deuxième... lequel ne devrait pas avoir reçu plus de précisions puisque c'est « à cet âge-là que les amis contemporains se comprennent d'un regard, et qu'il suffit d'un mot pour se raconter l'un à l'autre toute sa vie passée » (lettre V ; p. 763 ; p. 147). Inversement, comme un ami peut tout entendre, la prolixité ne sera pas déplacée, ni dans l'épanchement lyrique, ni dans la tirade oratoire (lettre IX ; p. 877-878 ; p. 256-257). Tel passage de la lettre V use ainsi des vieux tours et des grands effets en combinant prétériorité et prosopopée : « Je ne vais pas déclamer ma tristesse à cette belle et bonne enfant ; à ces camarades gais viveurs je ne vais pas leur dire : "Voyez-vous, mes amis [...]" ». En fait, la non-déclamation prétendue s'étire sur une page entière, plus tard retranchée⁵. Sand recourt maintes fois à ce procédé d'amplification qui grandit le sujet et tend à dépasser l'auditoire réel vers un auditoire élargi. Une lettre amicale fait attendre un style simple, dépouillé, un ton naturel sans être nécessairement familier : l'épître choisit parfois ce ton, mais parfois le hausse jusqu'au solennel quand sa destination publique prend le pas et que derrière l'ami se profilent d'autres instances (lecteurs, critiques).

Le vieil ami représente un partenaire commode, censé ne pas se formaliser quand le scripteur devient prescripteur des rôles à tenir avec lui : consolateur loquace (Néraud) ou confident silencieux (Rollinat), écho sympathique ou conseiller éclairé, simple témoin ou mentor avisé. C'est ainsi que la lettre IV apprécie d'abord chez Néraud le réconfort qu'il prodigue avec ses « paroles d'amitié » (p. 736 ; p. 123), puis disqualifie le bavard en traçant le portrait flatteur d'un Rollinat taciturne (p. 742 ; p. 129) qui lui épargne de « vaines consolations » (p. 745 ; p. 131). Dans cette causerie imaginaire que prétend fixer une lettre (« je viens m'enfermer avec toi et causer par la voie de la plume et de l'encre » ; lettre V ; p. 766 ; p. 151), l'ami offre un vis-à-vis obligeant laissant l'auteur distribuer la parole à son gré, parfois la lui confisquer, et même oublier jusqu'à sa présence en monopolisant le discours (lettre IV ; p. 744 ; p. 130) : pour écouter le plaidoyer sandien (p. 743-744 ; p. 129-130) qui clôt la première section de la lettre IV ne reste que le Juge suprême, plus apte qu'un

5. Ce passage, variante relevée par G. Lubin dans son édition des *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 1457 (variante a de la p. 760), ne figure que dans la *Revue des Deux Mondes*.

simple mortel (Néraud) à exaucer la supplique finale : « Ô Dieu du ciel ! voyez, entendez et faites justice » (p. 744 ; p. 131).

L'ami figure aussi un auxiliaire, voire un suppléant imaginaire du rédacteur de l'épître. Rollinat est l'*alter* parlant de l'*ego* réservé, mais parlant en silence, d'un silence qui se confond avec celui de l'auteur plume en main : « [...] tu lis si bien sur mon visage l'histoire des maux que j'ai soufferts [...] Oh ! comme tu me racontes exactement alors les moindres détails de mon infortune » (lettre V ; p. 763 ; p. 148). L'*ego* souffre et gémit, l'*alter* constitue son garant, *auctor*, auteur second que le premier délègue pour attester le bien-fondé de la plainte : Rollinat pourrait sur demande fournir les détails omis. Invoquer sa caution dispense de raconter et laisse à l'épistolier tout loisir de se plaindre : l'ami détient l'histoire (somme des circonstances), l'écrivain se réservant le discours. Corollaire d'un tel partage : puisque l'histoire reste en creux, maintenue par l'ellipse dans la sphère du virtuel, l'épître devient plus d'une fois un discours sans récit, qui côtoie l'autobiographie sans la faire.

L'analyse pragmatique envisage l'écrit littéraire à partir de son contexte, et notamment du type de relation établi entre l'auteur et son lectorat⁶. Récepteur textuel explicite, l'ami représente les récepteurs implicites que postule la publication. Considérées sous cet angle, les *Lettres d'un voyageur* compliquent la notion de dialogue épistolaire en superposant deux cadres pragmatiques qui ne peuvent coïncider tout à fait. Le premier définit un écrit privé, adressé de personne à personne – que ce soit « pour de vrai » ou juste pour la forme, autrement dit qu'il y ait ou non une missive véritable à la source. Le deuxième cadre est celui de l'épître diffusée sur la scène littéraire : que devient l'échange amical dans ce porte-à-faux ? D'abord privilégié au plan affectif comme destinataire exclusif d'une lettre, l'ami perd au change quand la divulgation le transforme en allocutaire de l'épître. Mais c'est alors qu'apparaissent les fonctions pragmatiques liées à ce deuxième statut.

L'une d'elles tient aux circonstances éditoriales. Sand doit se procurer des ressources entre deux romans, elle va donc envoyer à Buloz des textes assez brefs pour la *Revue des Deux Mondes*. Le 6 mai 1834, elle lui a proposé « des lettres sur l'Italie que je vous prierais de me payer tout de suite, parce que je

6. D. Maingueneau, *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993. L'ami, les amis constituent dans notre corpus le récepteur textuel construit pour articuler texte et contexte. Le *contexte* ainsi entendu inclut notamment l'engagement pris par Sand vis-à-vis de Buloz, le lectorat de la *Revue des Deux Mondes*, la notoriété de l'auteur et les faits de sa biographie portés à la connaissance de l'opinion.

n'aurai plus que cela pour vivre, jusqu'à ce que *Jacques* soit fini. Je vous en ferai une par mois⁷ ». *Jacques* une fois paru (septembre 1834), il faut encore tenir jusqu'au prochain roman (*André*, printemps 1835) : pourquoi ne pas prolonger la formule essayée avec succès dans les trois lettres de Venise ? Celles-ci, en tant que relation de voyage, possédaient une unité manifeste : source d'inspiration italienne, registre adéquat à l'éloignement. L'unité des suivantes perd de cette évidence et se cherche dans une donnée nouvelle : retrouvailles de l'écrivain avec ses amis berrichons⁸. C'est à eux qu'elle demande un secours affectif et moral parmi ses difficultés (derniers soubresauts de la liaison avec Musset, démêlés judiciaires avec Casimir Dudevant). L'adresse amicale permet donc de donner une suite au programme vénitien en reconduisant la modalité initiale des lettres *publiques*⁹. Les trois premières interpellaient Musset sans le nommer, Rollinat et Néraud viennent relayer le poète dans ce rôle d'intermédiaire entre l'existence privée et la sphère publique – principalement littéraire et judiciaire – où l'auteur se produit. Maintenir le dispositif premier (texte adressé) produit un effet de série qui met ces nouveaux destinataires en valeur et compense leur défaut de notoriété¹⁰.

Mais il y a plus. Autour d'eux se cristallise l'image textuelle du lecteur espéré, celui qui serait de bonne foi, disposé à une écoute bienveillante. L'affirmation voyante de l'amitié au début et au fil des lettres trahit le fait qu'elle ne va pas de soi : sous l'attestation redondante pointe l'injonction anxieuse. L'ami est le lecteur imaginaire à conquérir pour qu'il s'entremette entre l'écrivain et ses juges, les magistrats de Bourges en particulier. Nicole Mozet a parfaitement éclairé cette démarche¹¹ qui culmine avec l'invocation du Juge suprême (lettre IV ; p. 744 ; p. 130-131) : l'allocutaire désigné s'efface

7. G. Sand, *Correspondance, op. cit.*, vol. II, p. 576. La *Revue des Deux Mondes* vient de publier *Leone Leoni* (15 avril et 1^{er} mai 1834).

8. Sand n'a pas écrit à Rollinat durant le séjour vénitien (fait confirmé par sa lettre du 15 août 1834, *Correspondance, op. cit.*, vol. II, p. 675) et on ne trouve pas de lettre à Néraud pendant cette période. La recherche d'homogénéité ici décrite concerne le volume : initialement, c'est la lettre à Éverard (publiée sous le n° IV le 15 juin 1835) qui avait vocation à prolonger la série vénitienne, deux autres ayant été publiées dans l'intervalle (notamment « Lettres d'un oncle », devenues lettre V en 1837).

9. *Publiques* plutôt que publiées, car les lettres IV, V, VI et IX ne sont pas simplement des envois privés mis à la disposition des tiers : Sand a réorganisé le matériau original.

10. C'est la lettre VIII (quatrième dans la chronologie des préoriginales) qui inaugure les apostrophes du type « Paul » et « Ami » recouvrant l'identité de François Rollinat (p. 865 ; p. 244). « Paul » (*Revue des Deux Mondes*) sera remplacé en 1837 par « Pylade » ou « ami » dans la lettre V.

11. Nicole Mozet, *George Sand, écrivain de romans, op. cit.*, chap. II.

ici devant tous ceux qu'il représente et qui ne font qu'un dans la superposition. L'ami premier lecteur se mue en lecteur ami, ou à la rigueur amical, intercesseur chargé de faire coïncider l'imparfaite justice humaine avec l'infailible équité du tribunal divin. Le préambule de la lettre IV¹² donne à voir cet élargissement progressif du lectorat fantasmé : d'une adresse individuelle à une destination collective, de « mes amis » à « nos *amis inconnus* », mots désignant « ceux qui souffrent maintenant loin de nos regards les mêmes maux dont je souffrais hier ». « C'est dans le but d'aider ces âmes malades à connaître leur mal, à l'examiner et à le guérir, que j'ose publier quelquefois des sentiments tout personnels. » L'appendice final, étroitement solidaire du préambule, justifie lui aussi la divulgation de ces états d'âme par la compassion fraternelle pour « les êtres souffrants¹³ ». L'intention alléguée prévient les reproches d'égoïsme indiscret et de confidences déplacées. Dès lors que sa « voix amie¹⁴ » répond à une demande de secours, l'auteur peut s'épancher sans scrupule excessif, l'ami anonyme donnant un prétexte noble et altruiste à l'exposition de l'intime. Le prétexte ne sert que dans la *Revue des Deux Mondes* puisque l'édition de 1837 supprime le préambule et l'appendice : Sand abandonne « l'affectation d'utilité philanthropique » (p. 757 ; p. 142) et thérapeutique qui légitimait sa première version. Une fois dépouillée de cet encadrement, la lettre IV se cantonne à une visée expressive : une subjectivité personnelle s'expose – *topos* romantique – et s'impose, sans plus s'inquiéter des égards dont l'auteur classique entoure son lecteur. L'épître amicale jouxte ici le journal intime, supposé ne s'écrire que pour soi.

Au terme de cette partie, la notion de destinataire amical, Néraud par exemple, s'est démultipliée en trois instances de réception. On distinguera sans mal le Néraud empirique – autrement dit la personne physique et morale à qui Sand expédie des lettres avant de les récupérer pour les transformer – du Néraud officiel, destinataire affiché, celui que l'épître interpelle haut et fort tout en mimant le tête-à-tête du colloque singulier¹⁵. Mais il est un troisième Néraud, lecteur parmi d'autres, appréhendant l'épître, comme

12. Variante relevée par G. Lubin dans son édition des *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 1447-1448 (variante *b* de la p. 735).

13. Variante relevée par G. Lubin dans son édition des *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 1454-1456 (variante *a* de la p. 757).

14. Dans la variante relevée par G. Lubin dans son édition des *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 1448.

15. Destinataire officiel ne signifie pas qu'il soit connu ni reconnaissable puisque la *Revue des Deux Mondes* ne donnait ni les noms, ni les prénoms véritables. Le montage ultérieur de 1837 (apparition des en-tête au début de la lettre ou dans les sections) établira l'identité civile du destinataire.

tout un chacun, par le canal de la revue ou du livre, le même canal qu'un lecteur quelconque¹⁶. La distinction peut sembler byzantine, mais cette troisième instance s'impose au plan pragmatique dans la mesure où c'est elle qui détache l'écrit du contexte strictement personnel et fonde son autonomie dans le champ littéraire. L'écrivain mise sur l'ami *devenu lecteur parmi d'autres* pour conquérir *d'autres lecteurs*, pour susciter les démarches projectives qui font qu'un lectorat existe. La figure de l'ami sert donc à établir l'interface, moins peut-être du privé et du public – Rollinat et Néraud n'étant guère connus – que de l'énoncé public et de sa destination proprement littéraire.

Ce qui précède n'épuise pas la question posée au début : que signifie la promotion de l'ami comme interlocuteur des épîtres ? Reste à considérer l'écriture intime, cet échange entre « je » et « moi » sur lequel ouvre aussi l'adresse amicale : plusieurs fonctions psychologiques lui incombent à cet égard.

Écrire à l'ami revient à *s'écrire* pour se rejoindre et reformer l'identité perdue. Rupture avec Musset, crise déchirante : Sand fait le deuil de l'amour et récupère, se récupère. Sortant de l'aliénation passionnelle, elle revient à elle (sens double), se retrouve, se reconstitue. Non comme sujet unitaire – idéal illusoire d'un moi compact, d'une conformité parfaite de soi à soi –, mais dans cette dualité interne que figurent Rollinat et Néraud tantôt appariés (lettre IV), tantôt interpellés séparément (lettres V et IX). Ayant déjà évoqué le rôle d'*alter ego* tenu par l'ami, mettons ici l'accent sur le fait qu'ils sont deux : quels rapports unissent l'un à l'autre ces deux doubles imaginaires ?

« Figure grave et rêveuse », « orbites enfoncées », « bouche close et serrée », « front que plisse une méditation perpétuelle » (lettre IV ; p. 742 ; p. 129) : Rollinat ressemble fort à l'oncle Tobie, rôle de composition forgé pour l'épistolier-voyageur lui-même avec « ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées » (lettre V ; p. 761 ; p. 145). Vieux, fatigués et tristes, François comme Tobie déclinent. En Rollinat s'incarne visiblement la tentation sandienne de la mort réelle (suicide) ou métaphorique (prostration, renoncement, désespoir) (lettre V ; p. 778 ; p. 162) ; chez Néraud se concentre le désir de vivre. L'opposition se manifeste au finale de la lettre V, confiance livrée à François et dominée par une isotopie funèbre que coupe brusquement l'arrivée du Malgache « tout essoufflé, tout palpitant de joie » (p. 779 ; p. 162). Inducteur de fascination pour la mort, Rollinat répond au tropisme sépulcral de l'épistolière qui lui échappe en se levant pour courir vers l'autre ami, porteur d'extériorité vivifiante.

Le Malgache prodigue des mots consolants à l'âme « veuve » (lettre V ; p. 778 ; p. 161), François la calme surtout par sa présence : « son silence opère peut-être plus sur moi que ses paroles » (lettre IV ; p. 742 ; p. 129). Mais les deux font la paire. Rollinat, dans le silence duquel l'écrivain se projette électivement, représente l'*ego* fermé : il cristallise l'identité, polarise une adhésion à soi qui se conforte dans la délectation morose. Néraud représente l'*ego* ouvert, l'altérité, la part dissidente du moi, la moitié dynamique qui s'arrache au repliement et au marasme identitaire. La lettre IX illustre parfaitement cette dualité complémentaire. Le dialogue avec Néraud s'y édifie d'abord sur les contrastes : ce que tu fais *versus* ce que je fais. Il s'aventure en Afrique, tandis que « je suis là, moi, abîmé dans les délices des champs » (p. 876 ; p. 255) berrichons. Sur la figure de l'ami en voyage s'accumulent des indices géographiques et climatiques – lointain, hauteurs de l'Atlas, chaleur et sécheresse (p. 875 ; p. 254) – qui s'opposent point par point à ceux marquant la position du scripteur – proximité, profondeur des creux (« ravin », « niche » ; p. 876 ; p. 255), fraîcheur humide (« rosée glacée du matin », « la rivière qui murmure à mes pieds » ; p. 875 ; p. 254). Mais la part dissidente n'est pas dichotomique : le dernier fragment introduit des similitudes qui rétablissent l'unité entre le scripteur et son autre, l'identité Sand-Néraud se reformant dès lors sous le signe de dépossession communes : perte de la maison paternelle pour l'écrivain (p. 869 ; p. 249) / maison déserte de l'ami (p. 879 ; p. 258) ; perte de sa grand-mère par Sand (p. 880 ; p. 259) / « Malgache, ta mère est vieille » (p. 881 ; p. 259).

L'amitié qui s'écrit façonne ainsi deux doubles de l'auteur, deux facettes d'un moi moins divisé qu'alternatif. L'écrivain entretient parfois Néraud de Rollinat (lettre IV ; p. 741 ; p. 128) ou Rollinat de Néraud (lettre V ; p. 779 ; p. 162). Remarquable est la construction en balancier de la lettre IV, avec ses quatre sections adressées tout à tour aux deux amis. Parler de l'un à l'autre, ou passer d'un allocutaire à l'autre, ce va-et-vient permet d'expérimenter des postures diverses, tantôt déprimées et tantôt combatives : abandon du moi souffrant qui se livre, ou redressement du moi impérieux (« oublie le rôle de consolateur que ton amitié t'impose avec moi » ; p. 738 ; p. 124). L'orgueil dialogue avec la faiblesse, le « soi héroïque » négocie avec le « soi expiatoire » (lettre ; p. 765 ; p. 150). Sur le petit théâtre public de l'épître, Sand essaye des rôles et travaille à se ressaisir dans une relation de distance¹⁷.

16. Quelconque ne veut pas dire inconnu : c'est également, semble-t-il, par la revue que leurs destinataires officiels prirent connaissance des lettres X « À Herbert » (Charles Didier), XI « À Giacomo Meyerbeer » et XII « À M. Nisard ».

17. Les recoupements avec les lettres de la même époque montrent qu'il y a rotation et réversibilité des rôles, notamment avec Rollinat : ceux qu'on vient de marquer ne sont pas

L'amitié s'écrit aussi contre les tiers. Elle remédie aux blessures infligées par les malveillants et défend de la séduction exercée par l'amant¹⁸ : l'ami en titre, toujours masculin, fait écran devant un autre homme, objet interdit (Musset) ou dangereux du désir. Michel de Bourges reçoit sur ce plan un traitement spécial quoique peu marqué à première vue. La lettre VI débute par « Ton ami le voyageur est arrivé au gîte sans accident », et le segment du 18 avril par « Ami, tu me reproches sérieusement [...] » (p. 786 ; p. 169). D'autres mentions d'Éverard comme « ami » se trouvent dans le segment du 22 avril (p. 801 ; p. 182) : « Pardon, pardon, mon ami, mon frère ! », où le voisinage de « frère » désamorce en principe le potentiel amoureux. « Ami » vise en fait à prolonger la série des lettres antérieures : le précédent formel appelle ce terme dans les *incipit* pour insérer le texte nouveau dans un ensemble homogène. Mais la suite remplace « ami » par « frère », appellatif le plus fréquent d'Éverard (p. 787-788 ; p. 170-171) ; symétriquement, « ton ami le voyageur » (p. 779 ; p. 163) devient bientôt « ton frère le voyageur » (p. 782 ; p. 165). Sans doute pour connoter la foi républicaine dont l'artiste débat avec le militant, mais aussi pour tenir Michel à distance. L'élever sur le piédestal du « maître » (p. 794-795 ; p. 176) concourt au même effet d'éloignement. Séduite par l'avocat, mais rétive à son emprise, l'écrivain interpose les amis dont elle fait l'éloge et dont elle l'entretient fort longuement : « Tu me demandes la biographie de mon ami Néraud, la voici » (p. 796 ; p. 178) ; « Je reviens à l'histoire de mon Malgache... » (p. 802 ; p. 183).

Édifier l'amitié comme barrage à l'amour ? Peine perdue avec Musset comme avec Michel. L'amitié fait-elle obstacle au chagrin et au désespoir ? Pas davantage, mais du moins donne-t-elle quelque prise sur eux par le détour de l'imaginaire. L'amitié s'écrit pour apprivoiser la mort, pour dresser un cérémonial de deuil qui corrige la variante solitaire de l'ancien scénario élégiaque, celui des vers faits au couvent en 1820 : « Je dormirai bientôt dans la paix du cercueil / Et de moi *nul ami* ne portera le deuil¹⁹. » Si le thème funèbre revient en effet très souvent dans ces *Lettres d'un voyageur*, l'ami contribue à muer la simple déploration élégiaque en opération cathartique. L'écrivain fait ses adieux au monde : c'est un pèlerin arrivé au bout de sa

figés. L'épître construirait donc une image plus stable et plus univoque que les relations empiriques dont témoigne la correspondance.

18. Lors des séparations d'avec Musset (éloignement de l'été 1834, rupture de mars 1835), Sand prétend confiner le poète dans un rôle d'affection pure sur lequel elle émet quand même un doute : « [...] et notre amitié ?... – J'espère en ton cœur, et je réponds du mien » (p. 653 ; p. 43).

19. G. Sand, *Sketches and hints*, in *Ceuvres autobiographiques*, édition de G. Lubin, *op. cit.*, vol. II, p. 589. (Je souligne.)

route (lettre V ; p. 775 ; p. 159) ; ou bien une créature en transit, un spectre : « Quelque chose de noir, un fantôme qui porte un nom et des habits, un corps indolent et brisé, une figure terne et pâle, erre encore dans la société humaine et affiche encore les apparences de la vie » (lettre V ; p. 778 ; p. 162). « Assis comme un médecin sans espoir au chevet d'un ami expirant [...] » (lettre IV ; p. 742 ; p. 129), Rollinat accompagne cet être en partance : sa posture valide le scénario textuel du trépas fantasmé. Avec son côté spectral, François est le médiateur idéal, qui côtoie Thanatos tout en reliant le scripteur à la vie : il est familier de la mort certes, mais son existence empêche de céder à celle-ci en entretenant le dialogue. Dans la « scénographie » lamartinienne²⁰ instituée par l'épître, censément rédigée au bord de la tombe, mourir serait ne plus s'adresser. L'ami aide à se maintenir dans un entre-deux dont telle page de la lettre V (p. 766 ; p. 150-151) décline plusieurs variantes : suspens entre mort et vie, entre nuit et jour, entre sommeil et veille. Peut-être les « amis inconnus » de la lettre II, irradiée par l'étrange séquence de la barque musicale, appartiennent-ils à cet intervalle entre vie et mort. À moins que, trépassés, ils n'habitent déjà l'autre bord, ce bord rêvé par le mythe des champs Élysées comme rive heureuse, tandis que « nos âmes », ceux qui « sont tombés comme moi dans les abîmes du désespoir » (lettre V ; p. 778 ; p. 162) hantent le triste Érèbe, rive mauvaise, sombre séjour. Dans un fragment adressé à Néraud, François, « doux, simple, égal, silencieux, triste, compatissant » (lettre IV ; p. 741 ; p. 128), assiste l'auteur en sa dernière extrémité : double attestation (scripturaire, oculaire) du *mourir*, état transitoire et paradoxal puisqu'il ne peut se dire sans se contredire, puisque écrire est encore vivre. L'épître fait « tenir » en occupant cet entre-deux dont parle une lettre à Musset : « Je suis dans un singulier état moral, entre une existence qui n'est pas bien finie et une autre qui n'est pas encore commencée²¹ ».

L'adresse amicale remplit donc de multiples fonctions dans l'élaboration des *Lettres d'un voyageur*. On pourrait encore s'attarder sur la manière dont Sand réajuste ses modalités d'inscription lors de la publication en volume, ou sur le fait que l'épître côtoie ici d'autres genres (autobiographie et journal) qu'elle a

20. D. Maingueneau attire l'attention (*Le Contexte de l'œuvre littéraire, op. cit.*, p. 123) sur cette « chronographie » que cultivent les *Méditation poétiques* : voir *L'Automne* et *L'Immortalité*.

21. G. Sand, *Correspondance, op. cit.*, vol. II, p. 570 (lettre du 29 avril 1835).

pour vocation, semble-t-il, d'esquiver : l'ami est un autre assez proche pour assumer la tension entre la lettre et l'écrit pour soi – mais nous reviendrons ailleurs sur ces points²².

22. « Adresse épistolaire et écrits intimes : manipulations intergénériques autour des *Lettres d'un voyageur* », *George Sand, Pratiques et imaginaires de l'écriture, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 1-8 juillet 2004*, B. Diaz et I. H. Naginski (dir.), Caen, Presses universitaires de Caen, 2006.

UN ITINÉRAIRE ROMANTIQUE